

Lydie Bischops-Poverman

**Des lendemains
de paix et de liberté**



Sommaire

Pour Pierre, Anne, Étienne et Paul	9
La famille de mon père	11
La famille de ma mère	17
L’histoire de la Bessarabie	24
Le statut des Juifs en Russie	28
Conflit mondial, Révolution et guerre civile	35
Odessa	44
Czernowitz	48
Prague	50
Vienne	54
Liège	58
La fuite en France	71
Voyage vers le Congo	82
Jadotville	86
Retour en Belgique	101
La découverte de mes racines	111

Il n'est pas bon d'être tellement aimé, si jeune, si tôt. Ça vous donne de mauvaises habitudes. On croit que c'est arrivé. On croit que ça existe ailleurs, que ça peut se retrouver. On compte là-dessus. On regarde, on espère, on attend. Avec l'amour maternel, la vie vous fait à l'aube une promesse qu'elle ne tient jamais... Lorsque la soif vous reprend, vous avez beau vous jeter de tous les côtés, il n'y a plus de puits, il n'y a que des mirages...

Quant aux enfants, qui auraient vécu leur plus grand amour prématurément aussi..., je suppose qu'ils souffrent tous du froid, comme moi, et qu'ils passent de longues heures au soleil, à essayer de retrouver quelque chose de la chaleur qu'ils ont connue...

Romain Gary

Pour Pierre, Anne, Étienne et Paul

Je voudrais vous raconter l'histoire de mes parents, et pour cela retrouver un monde disparu, celui de mes origines familiales. J'ai puisé dans des livres d'histoire et des témoignages d'émigrés afin de situer les souvenirs d'enfance de mes parents et de retracer leur itinéraire à tous deux : ils ont traversé l'Europe par étapes, et changé de continent pour fuir les nazis.

Mais ce que je voudrais surtout vous transmettre, c'est l'esprit qui les animait. Leur recherche d'un lieu où vivre et travailler dans la paix et la sécurité relevait aussi d'une quête de liberté, de justice et de respect. À mes yeux, c'était un défi mû par la volonté et le courage. Et leur vie a été menée avec dignité, droiture et sagesse.

En fin de compte, malgré les déchirements et la nostalgie, me reste en tête, et dans le cœur, le souvenir d'une histoire pleine de générosité comme d'amour, d'optimisme comme d'humour.

Si j'ai cité en exergue Romain Gary – né lui aussi d'une mère russe juive –, c'est en hommage et en signe de reconnaissance pour tout l'amour et la tendresse dont j'ai été entourée.

La famille de mon père

Papa est né le 25 juillet 1898 à Beltzi, en Bessarabie. Il s'appelait Meer Poverman.

Et voilà, je suis déjà dans le flou.

D'abord pour les dates encore fixées, à sa naissance, selon le calendrier julien en vigueur en Russie jusqu'en 1918 et en retard de treize jours sur le calendrier grégorien. Et puis pour les prénoms. Car dans les familles assimilées, tout Juif portait aussi un prénom russe ; et ce prénom était toujours transformé en diminutif.

Donc, le prénom juif de papa était Meer ; il m'a dit que son prénom russe était Miron mais, dans la famille, tout le monde l'appelait Manounia. Pour mes oncles et tantes, ce sont leurs diminutifs que j'ai toujours entendus, et je m'aperçois aujourd'hui que je ne connais pas leurs prénoms officiels. De plus, avec les passages de frontières, l'orthographe des noms s'est modifiée. C'est ainsi que son patronyme – Paverman en Russie – est devenu Poverman en Belgique. Enfin, il y a le lieu de naissance, car je suppose que la Bessarabie, ça ne vous dit pas grand-chose. J'essaierai donc de la situer brièvement.

Mon grand-père s'appelait Abraham Paverman. Pour ma grand-mère, les papiers en ma possession signalent les prénoms de Chava, Hava ou Eve Rabinovitch. Papa me parlait avec beaucoup de tendresse et d'amour de sa famille restée en Russie. Si bien

que, sans les avoir vus, j'ai eu l'impression de les connaître. Et, comme lui, je me suis mise à les aimer. Il décrivait son père comme un homme sage, empreint de sérénité, bienveillant et lucide. Clairvoyant face à l'environnement hostile et menaçant pour les Juifs, il a essayé de prévoir un avenir plus sûr pour ses enfants. Et a donc accepté leur départ, s'il devait leur garantir des conditions de vie meilleures.

Mon grand-père était commerçant de sucre en gros. (À la fin du XIX^e siècle l'industrie sucrière a connu un grand développement dans les provinces du Sud-Ouest. C'était un secteur où les Juifs ont beaucoup investi dans les raffineries et sociétés de distribution.)

Papa éprouvait comme un sentiment protecteur envers sa mère, effacée et cantonnée dans son rôle d'épouse, de mère et de maîtresse de maison, et très vite dépassée devant l'un ou l'autre problème quotidien.

Sa famille vivait dans l'aisance. Elle avait beaucoup contribué à aider les plus démunis de la communauté, tant et si bien que l'on avait donné son nom à une rue de la ville. Ils avaient une grande maison que papa a souvent évoquée et que je ne verrai jamais, à mon grand regret.

Ils étaient cinq enfants ; papa était le quatrième. Selon lui, ses deux frères aînés, Micha (Moïse), né en 1887, et surtout Davtsia (David), né en 1890, avaient assuré son éducation, avec beaucoup de fermeté et pas mal de taloches, semble-t-il. Comme par exemple

quand on l'a extirpé des toilettes où il fumait en cachette ses premières cigarettes. Et lors d'autres frasques commises dans son enfance. Papa et Davtsia partageaient un appartement au dernier étage avec une grande terrasse, où ils traînaient des matelas pour y dormir pendant les chaleurs de l'été. Il me parlait aussi de son poney, qui fut son bien le plus précieux dans son enfance.

Micha est parti de Bessarabie en 1910 pour faire ses études en Belgique. En raison du numerus clausus qui limitait l'entrée des Juifs à l'université en Russie, il fallait avoir obtenu le maximum des points dans le secondaire pour y accéder. Il est donc venu à Liège faire des études d'ingénieur électricien, à l'Institut Montefiore, de rayonnement international. Une partie importante des étudiants étaient d'origine étrangère ; on cite surtout des Russes et des Italiens. Micha est ensuite rentré à Beltzi pour se marier. Son épouse était médecin. Ils ont eu deux enfants : Alexandre, né en 1921, et Jacqueline (Nanine), née en 1928. Ma tante est morte peu après la naissance de sa fille.

Davtsia a fait des études de médecine en Russie. Papa se rappelait lui avoir fait réciter certains cours avant les examens, dont l'anatomie. Il était très fier de pouvoir encore, tant d'années après, citer le muscle « sterno-cléido-mastoïdien » (avec l'accent russe). Oncle Davtsia avait lui aussi épousé une femme médecin, qui mourut du typhus pendant la guerre civile qui suivit la Révolution.

Pour Fancia, de deux ans son aînée, papa m'a surtout parlé de son sens de l'accueil, de sa générosité, de son souci des autres, aussi bien envers ses propres amis que pour ceux de ses frères. Elle était toujours prête à les aider, que leurs soucis soient matériels ou moraux. Et comme elle se reprochait de ne pas leur donner assez, papa et ses camarades l'avaient surnommée *mater dolorosa*.

Quand ma tante Fancia a annoncé qu'elle voulait faire des études universitaires, mon grand-père a commencé par refuser, surtout parce que ce projet comportait un départ éventuel à l'étranger. Papa lui a rappelé qu'il l'avait accepté pour leur frère aîné, donc pourquoi pas pour sa fille ? Elle a fait la grève de la faim. De plus, m'a expliqué mon père, elle ne s'était pas retirée dans sa chambre mais gisait étendue sur ce qu'on pourrait appeler le « divan du living », en train de décliner sous les yeux de ses parents. Papa la ravitaillait solidement pendant la nuit ! Et on peut donc s'interroger sur la complicité de ma grand-mère, confrontée aux « vides » du garde-manger et à ces soudaines fringales nocturnes.

C'est ma tante qui l'a emporté : mon grand-père a rapidement capitulé. Elle a donc fait des études scientifiques. Au début des années 1920, elle a épousé un ingénieur, Lipa Bernstein. Trois ans plus tard ils ont eu une fille, Mira, et ont longtemps vécu à Lvov.

Devenue ingénieur dans l'aérospatiale, Mira travaillera à Novossibirsk, en Sibérie. C'est l'un des plus grands centres scientifiques (*Akademgorodek*)

qui regroupe de nombreux instituts de recherche. Lorsque ma tante et mon oncle ont pris leur retraite, ils se sont installés en Sibérie pour être auprès d'elle.

Les liens fraternels entre Davtsia, Fancia et papa étaient très forts, en raison sans doute des difficultés vécues en commun pendant la Révolution et la guerre civile. Cette affection ne s'est jamais démentie malgré la distance et la séparation devenue totale pour cause de « rideau de fer ».

Née en 1904, tante Mina était la cadette, plus jeune que papa de six ans. D'elle, je sais moins de choses encore, comme si elle avait vécu à distance de ses aînés. Je sais qu'elle était pianiste. Son mari, Elik Merenfeld, était ingénieur et avait fait quelques années d'études à Prague avec papa. Leur fils, Mous-sik, avait environ cinq ans de plus que moi. Il est mort du typhus en 1941, durant leur fuite devant l'avancée des armées roumaines, venues réoccuper la Bessarabie.

Nous n'avons appris le décès de ma tante, et celui de ma grand-mère, que bien des années plus tard, lorsqu'une parente de maman « sortie » de Russie est venue nous voir. Et c'est moi qui ai dû l'annoncer à papa.

Je possède quelques photos pâlies datant de la jeunesse de papa où figurent ses frères et sœurs et leurs familles ; ainsi que des personnages dont je ne connais pas l'identité et qui sont probablement des

cousins ou des amis. Ils posent dans des lieux qui me sont eux aussi inconnus.

Ces photos sont les témoins d'une histoire, d'une atmosphère dont j'ignore presque tout. J'y ai découvert avec émotion le visage de ma grand-mère. Sur l'une d'elles elle sourit, bien qu'elle semble éblouie par le soleil. Elle est entourée de trois de ses petits-enfants ; les trois autres, vivant en Belgique, elle ne les verra jamais. Et, comme ces photos, ce que je tente de raconter tient à des détails parfois insignifiants, et reste hélas fragmentaire. Comme les pièces disparates d'un puzzle qui ne formeront jamais une image complète ou fidèle.